

¶ M. Jules Destrée représente un des moments de la conscience wallonne. Il travaille au salut de sa race avec enthousiasme, persévérance, diplomatie et loyauté : à certaine heure, toute la Wallonie a respiré par lui.

F. Mallieux.

C. en M. SCHARTEN-ANTINK : **Julie Simon. De levens roman van R. C. Bakhuizen van den Brink.** Amsterdam, Van Kampen, 1 vol. in-8 avec 7 illustrations. — Prix : fr. 4.90 ; cartonné fr. 5.50.

C'est un livre délicieux que celui où, en réunissant les lettres de Backhuizen et de Julie Simon, M. et Mme Scharten-Antink ont raconté leur amour.

En 1844, Backhuizen, après quelque aventure galante en son pays de Hollande, arrivait à Liège, peut-être pour y oublier les tumultes qui l'avaient assourdi, peut-être pour y poursuivre des études historiques. Il n'y venait pas à coup sûr, pour prendre femme. Sa bonne étoile ne lui avait pas révélé son destin, savoir qu'il n'est rien de tel que de prendre femme à Liège. Bientôt Backhuizen entra dans l'intimité de la famille Simon, qui habitait place du Marché et faisait commerce de mercerie. Simon avait deux filles, et d'amicales relations s'établirent entre les jeunes gens.

Le Hollandais, j'ai oublié de le dire, était un des esprits les plus cultivés de son siècle : c'est le fondateur du *Gids*. Julie était très simple, mais vive et spirituelle. Ils se plurent et, lorsque ses recherches d'érudition conduisirent Van den Brink à Bonn, à Mayence, à Vienne, une correspondance se poursuivit entre les jeunes gens.

C'est dans un français correct et

dont il est maître que le voyageur narre ses aventures à Julie, c'est en wallon qu'elle lui répond, prose ou vers, à moins qu'elle ne recoure au français, moins familier à sa lèvresieuse, semble-t-il.

Je viens d'évoquer l'enjouement de Julie Simon : Van den Brink me désavouerait peut-être, lui qui comparait sa fiancée à Mignon et lui-même à Frans Hals, sanguin et expansif. Il s'agissait là, il est vrai, d'un contraste physique. Qu'importe ? Ils s'envoient des lettres charmantes, l'humaniste déploie tous les raffinements de son esprit, Julie reste aimante et naturelle. La simplicité de son langage ravit le savant : il dit quelque part qu'il ne souhaite point une femme érudite, ou philosophe. A un savoir de bas-bleu, il préfère la vertu naïve de celle-ci, et il est vrai qu'il est amoureux et que si elle avait été savante, il aurait trouvé de bonnes raisons pour l'aimer.

Tout ne fut point fleur souriante dans leur liaison : Julie était catholique, Van den Brink protestant, chacun d'eux attaché à sa foi et il leur fallut souffrir avant de trouver un accord. Enfin, en 1847, ils s'épousèrent et le roman serait fini, si nous n'apprenions que la chétive Mignon est morte en 1855.

Il faut lire, si l'on veut passer quelques heures attendries, ces pages probes et passionnées : presque tout y est en français... Félicitons M. et Mme Scharten-Antink de leur soin pieux et du commentaire dont ils ont encadré la vie de nos héros (1).

F. Mallieux.

(1) Faut-il signaler quelques erreurs de traduction du wallon en français ? *Binamé Monsieur* signifie, sans plus, « cher Monsieur » ; — *profitez de tîmps qui v' keut (qui dji v' keu ?)* : du temps que je vous souhaite, etc.

Beaux-Arts.

J. BRASSINÉ et M. LAURENT : **Etude critique de deux miniatures de la collection Wittert.** Liège. Cormaux 1912. (Extrait du Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire du diocèse de Liège. Tome XX).

Ces miniatures, exécutées au verso et au recto d'un même feuillet représentent, selon les textes de la genèse, l'une le sacrifice d'Abraham, l'autre, la bénédiction de Manassé et d'Ephraïm et celle de ses propres enfants, par Jacob mourant. MM. Brassine et Laurent s'efforcent, par de judicieux rapprochements, de situer ces œuvres dans l'espace et le temps. Elles ne trahissent aucun caractère gothique et dépassent en valeur les travaux du XI^e siècle. C'est donc à la miniature du XII^e qu'il faut les rattacher. Or, nous connaissons les monuments qui furent réalisés vers cette époque dans la région mosane et notamment la Bible de Stavelot (1097) à laquelle le feuillet Wittert s'apparente très certainement : le procédé de gouache, le drapé, les détails ornementaux des couronnes en témoignent de façon irrécusable.

La chasse de Saint-Hubert, de Deutz, œuvre de Godefroid de Claire, a de frappantes analogies, pour la disposition des personnages et le type des physionomies, avec les miniatures liégeoises. Les identités s'avèrent plus notables encore avec l'autel portatif de l'abbaye de Stavelot (Musée du Cinquantenaire) et le tryptique du South Kensington Museum, si nettement influencé par Godefroid de Claire. Ces remarques permettent aux auteurs de cette étude de donner au manuscrit Wittert, 1550 environ, comme date, et Stavelot comme lieu d'origine.

L'emprise de l'orfèvrerie mosane

sur la miniature s'affirme donc. Si on en étudie l'évolution, on s'aperçoit que, peu sensible dans la Bible de Stavelot, qui rappelle plutôt la manière vive et gracieuse des ivoires prégothiques mosans, elle éclate dans la Bible de Floreffe par la construction des corps et l'allure du dessin.

Ainsi est constaté un phénomène d'imitation de l'orfèvrerie par l'enluminure, qui se produit aussi dans l'art irlandais et dans l'art oriental. Mais ainsi s'affirme également, par les soins de MM. Brassine et Laurent, l'unité de la tradition mosane.

GEORGES WILLAME : **Laurent Delvaux (1697-1778). Biographie et documents avec une préface de Jules Destrée ; orné de 56 planches hors texte.** Bruxelles et Paris, Van Oest, 1914.

M. Georges Willame n'a pas prétendu faire, dans le récent volume qu'il a consacré au maître sculpteur nivellois, œuvre d'artiste ou de critique ; il s'est modestement contenté de faire œuvre d'archéologue. Avec une patience louable, il a réuni les éléments épars d'une biographie que Fiévez et Baron et quelques autres avaient imparfaitement esquissée. Après une longue discussion sur le lieu de naissance du sculpteur, indiqué Gand au pied de la chaire de Saint-Bavon, mais rendu discutabile par une rature postérieure à l'érection de ce monument, M. Willame suit Delvaux dans les ateliers de son apprentissage, chez ce Van Helderberg, à Gand, et chez P.D. Plumier, à Bruxelles. Il le montre émigrant à Londres où s'établit déjà sa réputation par d'aristocratiques commandes, à Rome où la faveur d'un pape et du roi de Portugal la consolide définitivement. Il le voit revenu ensuite à Nivelles, y entreprendre, dans le calme d'une vie entièrement consa-

crée à son art laborieux, des ouvrages importants, statues et chaires de vérité et y mourir à quatre-vingt-trois ans, entouré de la gloire et de la faveur des princes.

On conçoit qu'un tel maître ait subi l'esclavage du temps et de la mode. Les exigences même de sa noble clientèle devaient l'y contraindre. Dès lors s'expliquent la mollesse et la fadeur de ses académies, la superfétation ornementale, la petitesse des détails minutieux et polis. Il est très vrai que si l'on considère du point de vue de l'art général les Chaires de Gand et de Nivelles ou l'Hercule du Musée Moderne de Bruxelles, ces œuvres perdront toute importance ; on n'y découvrira que virtuosité fatiguée, mouvements sans âme, emphase sans grandeur et factice idéalisme. Mais si l'on veut bien replacer Laurent Delvaux dans son siècle et dans son pays, on reconnaîtra qu'il fut l'un des plus habiles et des plus abondants. Jules Destrée le dit excellemment en une préface dont les lecteurs de *Wallonia* eurent, du reste, la primeur.

M. Willame n'a point seulement exercé sa minutieuse conscience à l'établissement d'une biographie complète et révisée de Laurent Delvaux. Il a dressé le plus exact et le plus intéressant des catalogues de son œuvre sculptée et dessinée. Une si pieuse initiative, qui remet à sa place exacte, par la seule éloquence d'une nomenclature, un maître trop méconnu, mériterait une récompense : je crois que la ville de Nivelles et les *Amis de l'Art Wallon* ne pourraient lui en accorder de meilleure que la réalisation d'un projet depuis longtemps inscrit à notre programme : une rétrospective de Laurent Delvaux, dans la Cité de Ste-Gertrude. On y travaille, m'assurent-on. Le jour où elle sera ouverte, nul, à mon sens, n'y aura plus contribué que le très filial Nivellois qu'est M. Georges Willame.

Critique et Histoire Littéraire.

FERNAND SEVERIN : **Théodore Weustenraad**. Bruxelles, « *La Belgique Artistique et Littéraire* », 1914.

On s'intéresse un peu à l'heure présente, aux écrivains qui ont précédé la Jeune Belgique. M. Wilmotte dans sa *Culture française*, M. Piérard dans une Anthologie d'Edouard Wacken, ont évoqué quelques-uns des représentants de ce groupe liégeois, qui vers le début du siècle dernier se développa sous la double influence du romantisme allemand, dont les sources étaient toute proches et du lyrisme français. La plus remarquable figure en est Théodore Weustenraad. En lui consacrant une monographie complète, M. Fernand Séverin vient de rendre hommage à ce précurseur. Il ne prétend pas qu'il ait été génial ou personnel ; il avoue que ce poète ne fut jamais qu'un « médiocre écrivain français ». Mais il estime à bon droit que la platitude désespérante de la production de son temps lui donne un relief qui requiert l'attention.

C'est en 1804, d'un père qui avait fait la campagne pour l'empereur sous Kellerman, que naquit Théodore Weustenraad. Sa première éducation dominée par la langue de son Maestricht natal, fut flamande ; c'est en néerlandais qu'il écrivit ses premiers essais. Parvenu à l'Université, après de brillantes études moyennes, il continua, d'ailleurs, à se développer dans une façon d'impérialisme hollandais, à l'intensité duquel veilla son maître, le poète-philosophe Kinker. L'emprise de cet esprit semble avoir été bien puissante sur le talent du jeune homme ; sa lyre n'avait point assez de cordes pour magnifier le roi Guillaume et c'était à peine s'il trouvait quelques instants pour sortir de tout cet orangisme et sacrifier, selon la mode, quelques strophes sur l'autel philhelléni-

que. En 1827, il devenait avocat, dans sa ville natale, mais la politique ne tarda guère à l'arracher au barreau pour le précipiter dans le journalisme. Le vent de patriotisme qui soufflait aux environs de 1830, souleva à Maestricht une feuille : *L'Eclair* où Weustenraad se révéla publiciste assez violent. Comme la presse était à cette époque traquée par les procéduriers du roi, il fut à deux reprises poursuivi — et à deux reprises acquitté.

Survinrent les événements révolutionnaires ; Weustenraad chercha, dans le *Courrier*, de Bruxelles, et le *Politique* de Liège, un champ plus vaste d'activité. Il y fit de nombreux articles, tous très remarquables, et le Gouvernement provisoire, reconnaissant ainsi les services rendus par le publiciste à la Cause belge, le nomma substitut du procureur du roi près le Tribunal de Tongres.

C'est à Tongres, en 1831 que parurent les *Chants du Réveil*. Ce premier recueil de poèmes respire la foi Saint-Simonienne dont s'était enflammé Théodore Weustenraad ; une âpre critique de la société bourgeoise, un violent appel à la révolte des peuples, voilà ce que renferment, en un langage un peu déclamatoire, ces écrits d'un provincial. Ils semblent être sortis d'un passager enthousiasme. Un an après leur apparition, le poète avait renié sa foi néo-chrétienne. Cette conversion coïncida avec sa nomination d'auditeur militaire à Liège.

Dans la Cité mosane — qu'il aimait très vivement — Weustenraad vécut quinze ans. Une société d'intellectuels, où brillaient Mathieu Polain, Adolphe Borgnet, Lesbroussart et Grandgagnage, lui ouvrit fraternellement ses rangs et l'émulation qui résulta de cet accueil lui inspira maints poèmes. Il traversa une crise d'influences : entre l'élégie lamartienne et la satire sociale hésitaient ses

prédilections. Mais aucune originalité ne se dégagait encore de ses œuvres, si ce n'est quand le patriotisme l'enflammait. Il rêva de doter la Belgique indépendante d'une littérature nationale.

Voilà donc, aux environs de 1830, s'ébaucher le rêve vain que reprendra, cinquante ans plus tard, Edmond Picard (1). Ce rêve, une Association et une revue le concrétisent dès 1835. Weustenraad le formule en ces mots : « La Belgique a conquis son indépendance politique. Il est temps qu'elle conquière également son indépendance littéraire » ; et ailleurs « Nous voulons affranchir notre pays des tributs humiliants que lui impose la France ». Paroles que nous avons retrouvées souvent depuis lors, dans la bouche des fabricants d'âme et de lettres nationales. Paroles creuses de sens et annonciatrice d'une défaite, car elles se basent sur une erreur et tendent à une utopie.

Dans les revues d'alors, Weustenraad fait de la critique et de l'histoire, avec prolixité ; dans les journaux, il mène de rudes polémiques en faveur de l'esprit national, contre les auteurs dont l'œuvre atteste un caractère immoral et antisocial, pour la contrefaçon belge... etc...

Mais à côté de cette production hâtive que le temps emporte aussitôt, Weustenraad s'attache à des œuvres

(1) M. Severin, en attribuant aux Jeune Belgique de 1884 le souci de créer une littérature nationale, « expression particulière de leur « âme », de leur personnalité ethnique », me paraît tomber dans une erreur assez courante qu'une revue, *Flamberge*, relevait dernièrement fort à propos, par la plume de son directeur, M. Cantillon. Au lieu de prétendre « nationaliser », Waller et sa troupe voulurent nouer plus fermement les liens qui, par notre culture, nous rattachent à la France. « Nos écrivains, disait Nautet, font de la littérature française et les productions belges n'ont pas de caractère accusé, comme les productions espagnoles ». Est-ce assez significatif ?

qu'il croit plus solides. Il entend « enseigner l'histoire par le drame » et, dans ce dessein, écrit cinq actes médiocres sur le bourgmestre La Ruelle. Savoureux rapprochement : M. Picard, dans le même but, écrira plus tard son Charles le Téméraire.

Ce n'est pas comme dramaturge, mais comme poète national, que Weustenraad mérita quelque gloire : il composa de longs chants sur la Révolution. Du même esprit s'élevèrent les strophes sur le *Remorqueur*, lors de l'inauguration du premier chemin de fer Bruxelles-Liège. Le modernisme du sujet le frappa ; aussi tint-il à exploiter cette veine en d'autres pièces, telle son *Haut-Fourneau*, pâle esquisse des intenses poèmes que Verhaeren consacra plus tard au machinisme contemporain.

Le poète reste l'écho des émotions de l'humanité : 1848 le pousse en d'ardentes exaltations sociales. Mais c'est surtout dans l'intimité de son cœur qu'il puise les vers simples et doux par lesquels il mérite de ne point périr tout à fait.

Les dernières années de Weustenraad, qui s'occupait beaucoup de journalisme libéral, furent assombries par les désillusions : il avait compté sur l'amitié qui l'unissait à Rogier pour obtenir la chaire de littérature française, devenue vacante à Liège, par suite de la mort de Lesbroussart. Mais le ministre voulait qu'une « notabilité littéraire de France » occupât ce poste important. Il porta son choix sur Sainte-Beuve, ce qui souleva une tempête dans la presse et qui provoqua entre Rogier et le poète aigri un échange de vues assez vif. Déçu, Weustenraad se retira de l'action. Il mit la dernière main à une réédition de ses poèmes et mourut le 24 juin 1849, à Namur.

Telle est la biographie que M. Fernand Séverin vient d'arracher à l'ou-

bli. Je l'ai résumée un peu longuement pour la documentation de nos lecteurs. Assurément, Weustenraad ne peut guère prétendre qu'à une gloire assez terne. Son œuvre n'est pas de celles qui retiennent longtemps. Mais il fut chez nous, en un temps très pauvre, l'écho des agitations et des rumeurs qui remuèrent le monde. Il est juste qu'on s'en souvienne, et M. Séverin, en lui consacrant un livre clair et impartial, a fait une œuvre pieuse que je loue entièrement.

Richard Dupierreux.

Il sera parlé, dans ma prochaine chronique, du beau livre de Jeanclair : *En Mineur* ; des *Poèmes* de MM. G. Guérin, Jeangout, Angenot, Frédéric, et du joli recueil de contes de Mlles Hovine et d'un curieux album de croquis à la plume, *La Fosse*, de Dwar Hagen.

R. D.

..

En Wallon.

GÉRARD BORCKMANS : *Fleurs dès Fagnes*. Spa, Hanrion, 1 franc.

M. Borckmans est à Spa le directeur de la gazette wallonne *Lu Mohon*, qu'il a ressuscitée après un sommeil de plusieurs années. Il a publié jadis un gentil recueil intitulé *Brouwires d'Ardenne*. L'excellente préface de M. le notaire Pottier caractérise fort bien ce nouveau bouquet de fleurs ardennaises. Elle a noté exactement que la muse de M. Borckmans n'est point tapageuse ni délirante d'imagination ; elle gazouille gentiment, avec sincérité ; elle met en chansons des scènes vécues, des propos entendus, les mille riens qu'un esprit délicat sait faire valoir ; elle moralise chrétiennement, sans au-

dace et sans trivialité. L'idée n'est pas toujours très bien suivie, ni serrée de près, ni surtout fouillée à fond. L'auteur a le talent de vagabonder à mi-côte. Le genre y prête, d'ailleurs. Dans cette cinquantaine de pièces et piécettes, les chansons et les monologues dominant ; or, pour renouveler les clichés de l'enterrement de la belle-mère, de l'amoureux bonasse, du mal marié, il faudrait tant et tant d'esprit qu'on n'est pas trop étonné d'y rencontrer rarement des traits inattendus. Les monologues de gamins sont assez lestement troussés, à l'imitation de ceux de nos faiseurs liégeois, mais ils paraissent tous coulés dans le même moule. Il y a ensuite des chansons destinées à vanter les promenades de Spa, la jeune Spadoise, le Pouhon. Deux pièces sont consacrées aux suffragettes et au *soufflage unicervelle* (pardon du jeu de mots, qui est sans doute d'un enfant de chœur). Les mieux venues de ces compositions sont *A m'fignèsse*, *trisse tchanson*, *po fièsti Tonton*, *lès grands tchapès*, les *petits tavlès d'manèdje*, et deux chansonnettes assez vivement enlevées, *Li c'nohance da Lâsbet* et *Antwènète*, rappelant par l'air et l'inspiration la *Tonkinoise* et *Caroline*. Ajoutons que le vers est toujours facile et correct ; quant à l'orthographe, bien que l'auteur s'intitule avec fierté membre de la *Société de Littérature wallonne*, elle a beaucoup bronché en route : aucun système ne permet d'écrire *zize* pour *sîze*, ni *nos allans l'esse*, *tot z'émantichant*, *seuie-ti*, *po s'aswâgi* (*po-s aswadji*), *po z'avu*, *po z'esse*, etc.

HENRI RAVELINE : *Ene consule et El famiye Lariguette*, Mons, Plumet.

M. le Docteur Valentin Van Hassel, en littérature Henri Raveline, dont nous avons loué ici naguère le volume

de contes *Pou dire a l'èscriène* (Dour, 1909) vient de publier deux comédies qui doivent faire les délices des sociétés dramatiques du Hainaut et surtout du Borinage. Elles sont pleines de mouvement ; le style est d'un pittoresque endiablé ; l'esprit n'y est pas en jeux de mots, mais en idées et en tableaux.

La première, *Ene consule*, est une pièce en un acte, dont le fond rappelle la situation de *Cwamji èt médecin*, la fameuse comédie namuroise de Bertholor, qui a été traduite ou adaptée en plusieurs dialectes. Sur ce thème initial l'auteur a brodé une série de scènes amusantes : il fait défiler une dizaine de types campagnards qui racontent leurs maladies, le plus souvent imaginaires ; et le faux médecin ne manque pas d'esprit, ni d'à-propos, ni d'aplomb pour leur coller des remèdes souverains. C'est une pièce à tiroirs. Le dénouement se produit autrement que dans le *cwamji* : quand le médecin revient à l'improviste, il trouve en son bureau deux couples en train de danser au son de la clarinette. On lui explique que c'est l'ouverture de la fête, qu'on venait lui donner une aubade, et qu'on a escompté sa générosité pour corser les réjouissances du coron.

—L'autre pièce, en trois actes, est la mise en action d'une chanson célèbre, la *Canchon Djan Lariguette*, qui fait partie du folklore hennuyer et picard. Cette donnée n'eût rien produit, livrée à un esprit vulgaire ; elle a fait merveille, élaborée par un lettré qui a le sens de l'observation, le goût du pittoresque, de l'expérience et de l'imagination. La fable est fort simple : il s'agit de savoir si le vieux chiffonnier, qui a marié sa fille aînée à un chiffonnier soulard pour en faire à sa tête, mariera encore la seconde de même à son équivoque ami Lacadouye. Mélie en tient pour Eloi, le maréchal-ferrant d'à côté. La mère ne veut pas faire le

malheur de sa seconde fille, ni que tous les gavroches du village chantent sur ses pas les couplets moqueurs dont ils persécutent partout le ménage des vieux chiffonniers. Elle joue le grand jeu, quitte la maison, va traiter de divorce chez le notaire. Le brave notaire est le *deus ex machina* du dénouement. L'achat d'une grange prouve que le citoyen Lacadouye n'est qu'un menteur et un panier percé, qu'Eloi est un homme d'ordre en passe de s'enrichir. C'est lui qui est agréé comme gendre et on ne parle plus de divorce. Cette intrigue est étoffée d'abord par la peinture des mœurs de cette famille de chiffonniers, peinture d'excellent réalisme, par la galerie de types accessoires qui sont mêlés très naturellement à l'action : le gendre atteint de *delirium tremens*, la fille mariée qui vient se lamenter avec son enfant sur les bras, la nichée de gamins qui com-

pose le chœur de Djan Lariguette, les saute-ruisseau du notaire qui s'amuse à faire croire au commis gourmé que toutes les filles du village raffolent de lui, le garde-champêtre qui se prête à leurs jeux. Ce commis est le bêta de la pièce ; il est peut-être plus ridicule que nature, mais ne fallait-il pas charger un peu le personnage pour éjouir le drame ? Au reste, si la situation en elle-même n'offre rien de comique, la peinture des milieux, le dépenaillé du langage empêchent que le public donne dans la grosse émotion. C'est une vraie et bonne comédie de mœurs, menée avec brio, où les conversations ne languissent pas. Il serait à désirer qu'on vînt en donner une représentation à Liège — et qu'il y eût plus d'échanges littéraires entre le Hainaut et notre province.

Jules Feller.

BULLETINS ET ANNALES

Annales de la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles. Tome XI, II^e livraison 1914.

L'abbaye cistercienne de Villers pendant les cinq derniers siècles de son existence. Histoire religieuse et économique du monastère par G. BOULMONT et TH. PLOEGAERTS (p. 93-284, avec une carte).

La Société archéologique de Nivelles a déjà publié dans ses Annales plusieurs études très savantes sur des points particuliers de l'histoire de l'abbaye de Villers, notamment celles des historiens Schuermans et Nimal. Celle dont elle commence ici la publication lui fera spécialement honneur. Elle fait suite à l'étude définitive consacrée à l'histoire de cette abbaye, en 1909, par le père DE MOREAU, pour les 150 premières années (XII^e et XIII^e

siècles), sous le titre : *Villers-en-Brabant*. Elle a pour auteurs deux travailleurs consciencieux qui connaissent bien la région et la matière entreprise. Le premier, l'abbé Gustave Boulmont, a déjà mis au jour plusieurs ouvrages sur nos anciennes abbayes d'Aulne et de Villers ; il est l'auteur d'un guide historique et descriptif très complet des ruines de ce dernier monastère. Le second, M. Ploegaerts, curé de Corbais, outre une monographie détaillée de sa paroisse, a publié plusieurs études sur Villers dans les Annales de la Société de Nivelles.

La présente livraison ne donne que l'histoire religieuse de l'abbaye d'après la Chronique et ses diverses continuations, et pour les deux derniers siècles, d'après les comptes de l'abbaye, les Archives du Conseil privé, etc.

Avec beaucoup de méthode, les

auteurs divisent cette histoire en plusieurs périodes. Celle des 14^e et 15^e siècles décrit les derniers reflets (1276-1303) de la splendeur acquise par l'abbaye aux deux siècles précédents, les premières épreuves (1303-1333), la décadence complète (1333-1393), la restauration (1393-1433) sous les abbés Otton de Dormael et Gilles Keyenoghe, et l'abbaye pendant la période bourguignonne. Aux deux abbés précédents, qui avaient rétabli l'ordre dans les finances, succèdent Gilles de Rotselaer, le dilapidateur, Walter Voortman, le débonnaire, Francon Calaber dont la nomination, due aux sollicitations de ses amis auprès de Philippe-le-Bon, montre pour la première fois les tendances des pouvoirs publics à s'immiscer dans les nominations abbatiales, enfin Jean Campernoels, dont le luxe et le manque de sagesse provoquèrent l'endettement du monastère et le relâchement de la discipline.

Au 16^e siècle, une réforme s'imposait. Tentée sans succès par Jean Ragnault, elle fut heureusement réalisée par Denis Van Zeverdonck, qui convenait à la situation. Ses successeurs, Denis de Spina, Mathias Hortebeck, continuèrent son œuvre, mais de Vleeschouwere eut un abbatiat des plus éprouvés par suite des troubles de la Réforme et de la Révolution (1569-1587). Robert Henrion (1587-1620), après un nouvel exode des religieux, en 1588, rétablit le culte.

Nous arrivons à l'époque moderne. Après le règne réparateur de l'archiduc Albert, de nouvelles calamités fondent sur notre pays et ont leur retentissement sur les destinées de l'abbaye. Après le paisible abbatiat d'Henri Van der Heyden et peut-être aussi les deux suivants, de grandes difficultés furent suscitées par les nominations royales (1667-1705) en opposition avec le choix des religieux

ratifié par les commissaires et le Conseil d'Etat.

Pendant la période autrichienne, la situation, peu brillante au point de vue temporel, malgré les efforts de l'abbé Martin Cupis de Camargo, devint tout à fait troublée du temps de Staignier, dont la gestion était en butte aux calomnies de plusieurs moines. On sera peut-être surpris d'apprendre que la « question flamande » sévissait à l'abbaye au XVIII^e siècle et que Staignier, de Gosselies, avait à lutter contre une opposition dont les chefs étaient Augustin Ceurens, de Lennick-Saint-Martin, et Corneille Daels, de Diest. Cette question ne cessa d'empoisonner les rapports des abbés avec leurs moines, jusqu'à la suppression de l'abbaye, malgré la grande prospérité matérielle que la paix du règne de Marie-Thérèse y avait ramenée (1759-1796).

Le dernier abbé, Dom Bruno Cloquette, d'Ath (1788-1796), ne prit la crose que pour connaître l'exil, les persécutions des *Kaiserliks* (révolution brabançonne), la dévastation par les troupes françaises en juillet 1794, les contributions énormes, enfin la suppression de son monastère et l'exode final des religieux. Lui-même revint à Ath, chez son frère, où il mourut en 1828.

Deux chapitres traitent de l'état intérieur du monastère aux XVII^e et XVIII^e siècles : prélats, religieux, personnel laïque (1), discipline monastique, visites canoniques, bienfaisance, mandements des abbés.

Nos auteurs ont apporté à leur travail beaucoup de soin et un grand esprit d'impartialité et de tolérance.

J. Dewert.

(1) P. 208, poternier, et p. 249, ponternier (ne fallait-il pas lire pouternier?), en wallon, *pouterni*, domestique chargé du ser-

REVUES ET JOURNAUX

Après deux années de vaillant combat pour la pensée, l'art et les lettres de France, *Flamberge*, de Mons, a cessé de paraître. Elle fusionne son effort avec celui qu'avait poursuivi un autre groupement hennuyer, celui de la jeune revue *le Coq hardy*, lancée l'an dernier par Georges Durempart, et elle est devenue la **Revue franco-wallonne**. Les tendances de ce nouveau périodique nous sont donc bien connues, et particulièrement sympathiques : elle protestera contre toute tentative « d'embelgeoisement » de la province, accueillera les écrits de Wallonie et de France, espérant ainsi « révéler, dans l'unité de la patrie de son âme et de son esprit, la nuance de la région ». Et son premier numéro contient plus que des promesses. Voici des proses pittoresques de L. Hennebicq, de L. Delattre, d'E. Demolder, d'E. Bonehill ; des poèmes de Ch.-A. Grouas et de P. Champagne. Voici de Fr. Bovesse, un médaillon coloré de l'excellent peintre de la Meuse namuroise Henry Bodart. Puis, une monographie de notre collaborateur P. Collet, de la littérature dialectale de Nivelles, qui n'a pas sans doute la fécondité et l'allure de celles qui fleurissent en d'autres coins de Wallonie, mais qui se recommande par l'esprit légèrement satirique et toujours spirituel de ses chansons. Enfin, pour compléter ce sommaire copieux et certes plein d'intérêt dans son éclectisme, des Notes et des Echos commentant les récentes productions de librairie, les salons et les manifesta-

tions d'art. Les numéros suivants sont composés avec le même soin. Tous nos vœux au nouveau confrère.

— *Le Guide musical* (3 mai) s'associe à l'hommage rendu par les A. A. W. et *Wallonia* à la mémoire d'**Hubert Léonard** : M. Maurice Kufferath y consacre quelques colonnes au grand virtuose que fut le violoniste de Bellaire, et y souligne, en particulier, l'admirable effort par quoi Léonard s'initia aux œuvres des classiques italiens et allemands. Au début du XIX^e siècle, en effet, les violonistes belges et surtout les liégeois possédaient déjà un rare talent de techniciens, mais leur culture musicale était peu étendue ; ils ne connaissaient guère la grande littérature classique — Vieux-temps hormis. Dès son entrée au Conservatoire de Bruxelles, en 1847 (classe préparatoire du violon), Léonard voulut combler, pour son compte, cette lacune. Il travailla fermement et longtemps, de concert avec ses amis F. Kufferath et Fr. Servais. Il étudia successivement Beethoven, Schubert, Mendelssohn, Schumann, et aborda les œuvres des maîtres italiens. Bientôt, à ses tournées de concerts, il se consacra presque entièrement à la musique de chambre, et c'est lui qui, avant Joachim, répandit le concerto de Beethoven et « mit ce chef-d'œuvre en sa rayonnante beauté ». D'autre part, l'article de M. M. Kufferath dégage à nouveau l'ingénuité charmante, l'exquise nature de ce fils de Wallonie : « Voilà l'homme et l'artiste, no-

vice des poulains (ancien français *poutre*, poulain, et *poutrenier*, qui élève des poulains. Cfr. Gggg. II, 254). Ce mot wallon, *pouterni*, n'est plus connu à Genappe et aux environs, que par de rares vieillards, avec le sens de : domestique de cour [de ferme] chargé des « sales besognes », du nettoyage des écuries et des étables. Ne peut-il se rattacher à pou-

ture, nourriture pour engraisser le bétail, dont SCHELER ne connaît pas l'étymologie et qui pourrait venir de *poutre*, poulain ? La nourriture des animaux se nommait autrefois, aux environs de Genappe, *paiture*, *péture*, qui me semble venir de *paitre*, comme *pâturer*. — P. 208, herdier = bouvier, conducteur de la « herde » ou troupeau,

ble, désintéressé, modeste, admirablement sincère, respectueux de son art et répandant autour de lui un rayonnement de charme grave et doux ».

— *La Vie intellectuelle* (avril) publie la suite de l'attachante étude de M. A. Duchesne sur le **prince de Ligne**, causeur exquis, auteur de mots innombrables, gouverneur militaire du Hainaut, pour Marie-Thérèse, et agent diplomatique de Joseph II. Dans le numéro de mai se termine l'étude biographique ; M. Duchesne y narre la douleur cuisante du prince à la mort de son fils Charles, la « jardinomanie » et les travaux littéraires des dernières années. Puis l'auteur juge l'homme et l'écrivain : spirituel, épicurien sans égoïsme, chrétien sans intransigeance, classique d'instinct, essentiellement bon, en tout modéré et plein de goût. M. Duchesne a tracé du prince wallon un portrait particulièrement vivant et coloré ; il en a mis en relief toute l'attirance et toute l'originalité. La lecture de son très littéraire travail s'impose à qui veut pénétrer la psychologie de l'illustre moraliste.

— Le numéro d'avril de la *Revue tournaisienne* est entièrement consacré à la **bataille de Bouvines**, dont on fêtera prochainement le septième centenaire (27 juillet 1214), et à ses conséquences politiques. L'histoire de Tournai se rattache de près à ces événements. Depuis 1187, la Capitale de Clodion appartenait au domaine de la couronne : Philippe-Auguste se l'était annexée et l'avait ainsi séparée de la Flandre dont la race, la langue et les mœurs lui restaient étrangères. Aussi quand, au début du XIII^e siècle, la royauté française fut menacée par une coalition anglo-germano-flamande, Tournai fournit allègrement à Philippe les trois cents fantassins qu'elle lui devait en obligation militaire. Et

les Tournaisiens furent parmi les plus ardents combattants de Bouvines. C'est pourquoi la revue de M. A. Hocquet, en un numéro spécial, rend hommage aux grands souvenirs que rappelle la célèbre bataille. Sans étalage d'érudition, elle a prétendu faire œuvre de saine vulgarisation : son étude est des plus attachantes. En voici au surplus le suggestif sommaire. L'article liminaire « La patrie en danger » (par M. J. Rousseau) expose les circonstances du conflit surgi entre les Capétiens et les Plantagenets, et le souffle de patriotisme français qui groupa autour de Philippe tous les bourgeois, miliciens et chevaliers restés fidèles au lys. Dans la seconde partie, M. Ch. Valdelièvre narre les efforts du roi pour faire sortir l'armée coalisée de la place forte de Valenciennes et l'attirer en rase campagne. Suit un exposé, d'une clarté et d'une précision parfaites, de l'« Art militaire au XIII^e siècle » (M. P. Delattre) : composition des armées, cavalerie et infanterie, rôle précis incombant à chacune de ces armes dans la tactique du temps, solidarité des armes, pouvoirs du généralissime. Vient alors le récit émouvant, écrit par M. J. Parisot, de la journée héroïque : vraie épopée de courage, de l'audace, du mérite et d'où une nation est née. MM. Béal et Descamps concluent : la monarchie capétienne triomphe ; la Maison et le Peuple de France fraternisent ; la patrie de Clovis a reconquis sa place au premier rang des nations. Tournai fut le berceau de la monarchie française, elle prit part au premier événement national de l'histoire de France ; elle contribua aussi à la réalisation de l'unité morale et matérielle de l'ancienne Gaule. Si l'on inscrit sur la base du monument qu'il est question d'ériger à Bouvines, les noms des communes qui ont pris part, du côté des

Français, à la célèbre bataille, Tournai ne doit pas être oublié,

— M. Paul Hymans fit naguère, à l'Université des Annales, de Bruxelles, une conférence sur les fondateurs de la Belgique dont la *Belgique artistique et littéraire* (mai) publie le texte. Nous en retenons spécialement la silhouette vivante du baron **Surlet de Chokier** « souverain provisoire, vertueux et débonnaire...; figure curieuse, originale, non dépourvue d'une certaine grandeur civique et patriarcale ».

— **Une statue à Tchanchès !** Heureuse suggestion ! Comme la grisette est évocatrice de l'âme parisienne en 1830, Tchanchès concentre en son allure gaillarde, délurée et goguenarde tout un aspect de l'esprit liégeois : « Une statue sera donc élevée à ce Wallon, et on la verra quelque part dans ce bon quartier de *Dju d'la* qui est sa patrie... Les Liégeois la salueront en riant, et en l'appelant *fré !* comme il convient entre Liégeois de bonne race et de bonne humeur. » Souhaitons avec Isi Collin, dans les *Marches de l'Est* (avril), voir au plus tôt se réaliser ce projet original. — Dans le même fascicule, G. Ducrocq et L. Dumont-Wilden continuent leur enquête sur la **question des langues** en Belgique : ils ont interrogé cette bourgeoisie flamande, élite francisée, en qui l'autre élite ne voit que de nouveaux *Leliaerts*. Et plus d'une réponse vaut d'être soulignée : Emile Verhaeren revendique hautement son ascendance flamande, mais il flétrit ceux qui, faisant table rase du passé, battent en brèche la tradition française, « aussi respectable que l'autre » et par qui la Flandre n'est pas « un peuple isolé » ; Max Elskamp déplore l'intrusion allemande à Anvers, autant que Charles Bernard qui prévoit, après la suzeraineté économique, le

servage intellectuel à l'Allemagne ; G. Virrès montre le Limbourgeois fidèle à la dualité des civilisations et distrait de la querelle des langues, et au surplus, vivant en parfaite intelligence avec ses frères wallons du sud de la province.

— Depuis quelques années, on restaure, de manière assez heureuse, nos vieilles demeures et nos vieilles façades. La *Chronique archéologique* d'avril recommande à la sollicitude des pouvoirs publics un des rares vestiges, à Liège, du moyen âge, le **château des Quatre-Tourettes**, dont la tour principale et deux des tourettes subsistent encore en partie (rue Saint-Léonard, 535) et auquel de précieux souvenirs historiques se rattachent (sortie des Liégeois, en 1468, contre l'avant-garde de Charles-le-Téméraire).

— **L'église d'Hastière par-delà**, sanctuaire d'art wallon depuis le dépôt des œuvres des maîtres Rousseau et Donnay, est, paraît-il, menacé d'une flétrissure : un crédit de 80.000 francs a été sollicité pour la décoration du temple d'après la conception de l'école Saint-Luc ! Protestons, avec l'*Art moderne* (10 mai), et espérons que M. Carton de Wiart ne laissera pas accomplir cette profanation.

— A signaler, dans le numéro de mai du *Roman Pays de Brabant* une nouvelle savoureuse d'H. Stiernet (*La veillée de Saint Eloi*), une réponse judicieuse de P. Mélotte à l'enquête sur le *Régionalisme*, et quelques documents inédits prouvant que de longue date *Mistral* s'intéressa au mouvement littéraire et ethnique de Wallonie.

— Le *Compte-rendu analytique* des séances du Sénat, nous apporte un excellent discours de M. Derbaix sur le **danger du déboisement** de nos

régions wallonnes, et particulièrement de celle que représente l'honorable bourgmestre de Binche :

» De Binche jusque Chimay et au-delà s'étend, presque sans interruption, un superbe massif boisé, reste de l'antique forêt charbonnière où, grâce à un sol généralement riche et profond, le chêne et les autres essences de valeur poussent vigoureusement et fournissent à notre industrie le bois d'œuvre, de plus en plus rare dans le pays.

» Ce magnifique bloc est, depuis quelques années surtout, attaqué de toutes parts et cela se comprend. Le revenu relativement minime de l'exploitation des bois au regard du taux actuel de l'argent et de notre régime fiscal et successoral incite les propriétaires, particulièrement de la région limoneuse, à la vente de la futaie et à la transformation des surfaces boisées en prairies ou en terres labourables.

» Du train dont vont les choses, c'est la disparition à brève échéance des bois appartenant à des particuliers, croissant en bon sol. Dans notre région, la coupe à blanc de la futaie et la vente subséquente de la superficie sont d'usage courant en matière de liquidation de succession.

» Dans les pays voisins, des mesures de diverses natures ont été prises pour la conservation des forêts. Le déboisement, en France notamment, est soumis à des autorisations administratives.

» Il est difficile de songer dans notre pays de libres transactions à entrer dans cette voie, mais ne peut-on avoir recours à d'autres moyens ? Un fonds spécial ne pourrait-il être créé, impliquant un crédit relativement peu important au budget ordinaire, pour l'intérêt et l'amortissement ?

» En tous cas, on ne saurait songer sans tristesse à la disparition de ces belles forêts du centre et du sud du

Hainaut, dont l'origine remonte si haut dans le passé, et qui sont parvenues jusqu'à nous, en passant par toutes les phases de notre histoire.

» Disposées le long de la frontière elles en ont, durant des siècles, favorisé la défense et elles peuvent encore y contribuer aujourd'hui. Sans sa parure de forêts, que deviendra cette partie de notre vieille terre wallonne, si caractéristique et si prenante ?

» Pour sauver un site déterminé, pour épargner un paysage, les sociétés et les commissions se mettent en branle ; elles tâchent d'émouvoir l'opinion publique et elles y réussissent.

» Voici toi te une région intéressante à tous points de vue, qui va se transformer lentement, mais sûrement, en une morne plaine, au grand dommage de l'esthétique et de l'hygiène publique. En réalité, il s'agit ici d'un intérêt national. Non seulement la beauté, mais l'intérêt économique et la salubrité du pays sont en cause.

» Tâchez de nous conserver, monsieur le ministre, dans la plus large mesure possible, la forêt, cet élément indispensable à la vie et à la prospérité de la nation, la forêt dont la vue seule est bienfaisante. C'est une œuvre de préservation qui s'impose à votre bienveillante attention. »

— A propos du livre de M. Rodolphe Hedicke (Leipzig, 1904), récemment traduit en français par M. Dony (Bruxelles, Van Oest), notre collaborateur M. Rich. Dupierreux publie dans *La Société Nouvelle* (mars) une étude intéressante sur le sculpteur montois **Jacques Dubrœucq**. Né dans les premières années du XVI^e siècle, Dubrœucq, après un apprentissage chez les imagiers de Mons, entreprit le voyage d'Italie, vers 1530, et rentra en sa ville natale pour y exécuter, en 1535, les plans du jubé de Sainte-Waudru. Conçu dans le style renais-

sant, orné à la manière antique et exécuté en marbre de Dinant, ce jubé fut achevé en 1541 et rehaussé de statues en 1548. Mutilé en 1793-97, il n'en reste malheureusement que quelques traces. Les A. A. W. étudient la question de la reconstitution de ce jubé. A l'entrée du chœur ? Il détruirait l'unité architecturale du monument, qui est gothique. Pourquoi pas au Musée de Mons, récemment ouvert ? L'œuvre de Dubrœucq est très vaste. M. Dupierreux nous le présente en ses différentes phases. Les premiers bas-reliefs (médaillons du jubé) se ressentent encore de l'art septentrional par la traduction d'une vie animée et expressive. Les statues ont beaucoup plus d'équilibre et de distinction : elle sont remarquables par leur noblesse, leur grâce, leur élégance ; dans les cariatides du jubé, l'influence italienne et antique est sensible, mais l'artiste a gardé une puissante originalité, issue de sa race : il y est lui-même. La même beauté recommande les meilleurs bas-reliefs du doxal, exécutés à cette époque. Dans la suite, Dubrœucq réalisa de très nombreux travaux de sculpture et d'architecture, dont beaucoup sont détruits. Il mourut à Mons en 1584.

C'est une des figures les plus brillantes de l'art wallon : il dota Sainte-Waudru d'un chef-d'œuvre (les restes nous émerveillent encore) ; le premier, chez nous, il rompit avec la tradition gothique, et, tout en conservant son entière personnalité, il fit siennes la mesure et l'eurythmie des œuvres italiennes.

— Un brave ! *Sambre-et-Meuse* (17 mai) rappelle aux Namurois le souvenir d'un de leurs plus nobles concitoyens, **François-Joseph Cornet** (1797-1862), surnommé le *Père du Peuple*. Cornet, vingt fois, risque sa vie pour autrui : c'est le héros que

ni le feu ni les flots n'effrayent. Excellent soldat, au surplus, et ardent révolutionnaire : il est au premier rang des blouses glorieuses qui chassèrent l'Orange. Héros pacifique, aussi : il se dévoua admirablement aux victimes de l'épidémie de choléra de 1849. Vingt fois, il reçut officiellement l'hommage ému de la reconnaissance de ses concitoyens. Mais aujourd'hui, son nom est oublié. Il faut le rappeler aux indifférents. Et *Sambre-et-Meuse* sonne l'appel au souvenir...

— « La terre des morts... ». La Wallonie a le culte émouvant des « anciens » : maintes petites feuilles locales évoquent, en chaque numéro, l'une ou l'autre silhouette de disparus. Citons en particulier le journal namurois *Sambre-et-Meuse* et *Verviers-Chronique*, dont l'œuvre pieuse devrait encore se généraliser — non moins que celle de la diffusion dans la masse des souvenirs historiques. Signalons, à ce dernier point de vue, l'étude commencée par un des hebdomadaires ci-dessus : « Les premières enceintes du Donjon de Namur. »

— **Georges Rodenbach**, on le sait, est né à Tournai. Son père et ses aïeux, d'origine allemande, furent des écrivains plus ou moins bien doués, hommes de science ou historiens. Sa bis-aïeule, Mme de Bonnaire, était Tournaisienne ; le poète nous a raconté sa « vie rayonnante de grâce céleste ». C'est à elle, apparemment, conclut M. P. Maes, dans un attachant article « La famille de G. Rodenbach » (*Mercur de France*, 16 mai) qui cherche à élucider ce que Rodenbach doit à l'atavisme, c'est à elle que le poète est redevable de sa sensibilité raffinée à l'extrême et de la grâce de son art.

— Le vaillant *Roman Pays de Brabant* dédie son numéro de juin, en témoi-

gnage de reconnaissance et de profonde admiration, « à la mémoire de l'abbé **Michel Renard**, qui sut, Homère wallon, chanter dans la langue de sa race, Jean de Nivelles et Largayon », les héros populaires aclots. Des souvenirs émus de M. l'abbé Courtois et de M. E. Parmentier (en patois), de MM. Georges Willame et A. Robert évoquent la physionomie bonhomme et souriante du cher abbé. Puis M. J. Feller analyse la manière du poète dont la grosse gaieté, la verve bouffonne, le tour à la fois familier et plaisant sont d'inspiration bien wallonne et dont l'aisance, le naturel, l'acuité d'observation traduisent un vrai tempérament d'écrivain. Le numéro se termine par la publication de deux chants inédits d'un poème épique inachevé, *Brainusse*, où le poète chante son pittoresque bourg natal.

— A relever au sommaire du n° de mai de la *Chronique archéologique* : Description d'un volet en chêne avec armature en fer forgé, du commencement du XIV^e siècle ; publication de deux inscriptions inédites relatives aux bourgmestres Henri de Bailly et N.-J. de Closset,

— Dans la *Tribune musicale* du 1^{er} juin, un médaillon sur le violoniste liégeois **Eugène Ysaye**, à l'occasion de sa nomination de maître de chapelle du Roi.

— S'il est un poète bien à l'image de son pays, c'est **Louis Piérard**, dont M. J.-M. Bernard commente l'œuvre dans *Les Marches de l'Est* (juin). Ses qualités sont essentiellement wallonnes : mélange de force et de souplesse, de tendresse et d'ironie. En des rythmes rudes, heurtés, doux aussi parfois, solides et de belle santé toujours, Piérard est le chanteur ému des mœurs, des coutumes et des horizons du Borinage. — Du même fascicule, détachons

les opinions suivantes émises au cours de l'enquête entreprise par MM. C. Dueroq et Dumont-Wilden sur la **Question des Langues en Belgique**. Le bilinguisme obligatoire ne déplaît pas à M. H. Carton de Wiart, et pour M. H. Davignon, la lutte apparaît « sous un angle comique ». Par contre, M. G. Harry flétrit le mouvement flamingant qui, d'abord instrument d'accaparement des emplois, devint le mouvement politique auquel le gouvernement, par crainte des idées françaises, témoigna la plus grande complaisance ; pour ce qui est de l'Université de Gand, il faut épingler l'aveu des champions mêmes du projet que l'on sait : il s'agit, proprement, réalisant l'une des vues de Guillaume I^{er}, de « néerlandiser » ce foyer de culture française — dont la disparition, au surplus, lèsera odieusement dans leurs droits les Flamands pour qui la langue française fut toujours et prétend rester le véhicule de la pensée et du commerce. Et c'est pourquoi, conclut M. Hennebicq, les Wallons ne doivent pas abandonner la Flandre. MM. Picard et Vandervelde ne croient pas à la disparition de l'Université française de Gand, mais ils trouvent légitime la création d'une Université flamande. M. P. Hymans aussi ; et ce débat linguistique pourrait bien, selon lui, trouver une solution plausible en l'octroi d'une plus large autonomie aux provinces. Enfin, de M. E. Gilbert ces paroles sympathiques : « Très vite, la flamingantisme est tombé aux mains des arrivistes et des hurluberlus qui l'ont amené à un point où il devait fatalement sombrer dans le ridicule. C'est pourquoi le mouvement wallon apparaîtra comme une réaction de bon sens national et patriotique aux yeux de tous les hommes d'esprit » pour autant qu'on évite de tomber dans les exagérations reprochées aux adversaires.

— Les derniers numéros de *La Nouvelle Revue* renferment un sagace et très impartial exposé de M. J. Destrée, **Flandre et Wallonie** : historique du mouvement flamand, du mouvement wallon, vues originales sur Bruxelles, la « cité des métiers », et, en manière de conclusion, s'inspirant de la conception du « plus grand régionalisme », indépendance à l'une et à l'autre partie : « Et pourquoi lorsque chaque région serait assurée d'un maximum de libertés, selon sa compréhension particulière, pourquoi ne point songer à les réunir dans la liberté ? Pourquoi la Suisse, l'Alsace, la Lorraine, le Luxembourg, la Wallonie, la Flandre, la Hollande, ne s'uniraient-ils pas en une *Confédération des libres États pacifiques* ? »

— M. Elie Baussart, dont on connaît la largeur de vues pour ce qui est de la participation catholique au mouvement d'opposition wallon, publie, dans *Les Lettres de Paris* (15 juin), une enquête, **La Belgique de demain**, sur l'action des jeunes. Nous n'analyserons pas ici cette relation, parce qu'elle est d'intérêt général et qu'elle ne relève de la documentation wallonne que par l'un ou l'autre aperçu qui, seuls, retiendront notre attention. Cette étude sur la psychologie de la jeunesse belge conclut à la médiocrité intellectuelle et morale par cause d'embrigadement étroit aux partis politiques et du manque de culture générale et d'initiative économique. Le conflit linguistique paraît devoir être un nouveau ferment d'action et

LES EXPOSITIONS

Bruxelles

Mme Louise Danse exposait des portraits et des paysages, les uns et

de pensée, puisque la jeunesse s'y intéresse et « après s'être arrêtée aux revendications d'ordre pratique, est amenée à rechercher les raisons profondes du malentendu » ; elle étudie, « elle prend connaissance de ses attaches avec le passé, elle s'éclaire sur la culture et sur la race ». Que ce mouvement parallèle des deux races ne dégénère point, cependant, en hostilité dangereuse ! Le régionalisme, dit l'auteur, ne doit pas miner l'idée nationale.

Ernest Godefroid.

Je demande la parole pour raconter une anecdote. *Verviers-Chronique* vient de reproduire par tranches l'article de M. Arthur Fassin « Les béotiens de Stembert », publié par *Wallonia* en 1894 (tome II, p. 89-94). Aussitôt que nous nous en sommes aperçus, nous avons prié ce journal de bien vouloir citer notre Revue. Réponse : « Nous avons extrait cet article du *Journal des Soirées populaires* du 16 article 1894, lequel ne renseigne pas de source. Nous n'avons pas cité le *Journal* parce qu'il a disparu depuis belle lurette ». Et *Verviers-Chronique* a continué de publier l'article, par tranches, comme nous l'avons dit, sans informer son public qu'il n'était pas original. C'est là un abus. L'article a paru ici d'abord. Notre confrère ne l'ignorait pas, dès le jour où nous le lui avons écrit. Il avait le devoir de le dire à ses lecteurs. En ne le faisant pas, il a contrevenu aux lois les plus strictes de la confraternité.

O. C.

les autres pleins de verve et de diversité. Il faut remarquer surtout, la sincérité absolue de cette artiste devant la nature, à la représentation

de laquelle s'adapte un métier qui hait la facile et mensongère habileté. Elle arrive, par ces qualités mêmes, à caractériser fort justement les modèles qu'elle s'est assignés ; elle exprime la mélancolie d'une abbaye désaffectée, la noblesse grave et triste des jardins romains, la fantaisie délabrée de Venise avec la même soumission à la beauté particulière de ces sites aimés.

Mlle Juliette la Bruyère, a relié en de beaux cuirs illustrés de symboles ou enrichis d'arabesques, maints livres d'auteurs contemporains. Ses travaux ont du style et de la grâce. Ils atteignent parfois à la grandeur de l'œuvre qu'ils enveloppent, mais surtout quand, au lieu de la représenter en un motif synthétique, l'artiste se livre sans réserve à un caprice purement ornemental.

M. Armand Bonnetain s'affirme de jour en jour comme le seul médailleur qui, dans notre pays, se dégage des routines traditionnelles. On ne louera pas assez la vie, la grâce, l'esprit de ses plaquettes. Tantôt, les masques puissants de Verhaeren et de Picard se forjettent sur le champ du métal, tantôt de délicates effigies féminines, d'une modernité très vive, s'accusent en faibles reliefs : le médaillon de Mlle Françoise Dumont-Wilden a une aristocratie de ligne toute florentine. Quelques devises, gravées en creux (M. Bonnetain est — je crois — le seul graveur de chez nous qui emploie cette méthode, tuée par le tour à réduire), témoignent d'une jolie souplesse décorative. Ce graveur en médailles est aussi un admirable modelleur d'argile. Il a donné à sa *Rieuse* une vie mutine pleine de charme, mais il a su, également, exprimer en une plastique emportée, ce que le masque de Jules Destrée affirme de hardiesse et d'orageuse énergie.

Puisque nous avons cité M. Bonne-

tain, qu'on nous permette de glisser ici une reproduction de la médaille que cet artiste a faite pour les Membres



de l'Assemblée Wallonne. On y verra un « Coq hardy » dont le cliché, malheureusement, ne rend pas assez l'aspect nerveux et fier.

J'ai longuement parlé, dans *Wallonia*, du peintre Pierre Paulus. Les œuvres commentées dans l'article que je lui ai naguère consacré étaient réunies aux cymaises du Cercle. On comprendra que je ne répète point combien je les admire. Mais Paulus y a ajouté une dernière composition : *le Charbon* où, délaissant le côté anecdotique ou sentimental que j'ai mis en lumière dans son *Retour du travail* ou sa *Maternité*, le peintre s'est soucieé uniquement de décoration. J'aime à noter cette orientation nouvelle de son talent qui le conduira peut-être vers la peinture murale, où il aurait toute une œuvre à réaliser à la louange du travail.

R. D.

Liège.

Le Salon de l'Association pour l'Encouragement des Beaux-Arts, qui, à part quelques invités, était réservé aux artistes de la province de Liège, a réuni une multitude d'œuvres — elles sont plus de cinq cents — d'une valeur certes très inégale, mais dont l'ensem-

ble, présenté avec goût, a su créer une atmosphère d'art d'une imposante noblesse. Les organisateurs ont localisé l'envoi des principaux exposants dans des panneaux qui mettent parfaitement en relief leur personnalité. C'est une idée heureuse.

L'étude détaillée de toutes les œuvres accrochées aux cimaises du Palais des Beaux-Arts demanderait une place que je suis obligé de limiter ici. Il faudra donc me borner à parler de quelques-uns de ces artistes de grand talent dont les œuvres donnent un relief particulier aux intéressantes collections réunies par l'Association.

Armand Rassenfosse a envoyé sept tableaux qui caractérisent son admirable talent. On ne peut allier plus de distinction, plus de fine intellectualité, à cette sensualité délicatement raffinée que d'aucuns ont voulu lui reprocher et qui est en quelque sorte la vie même de son art.



Seul au monde,
Peinture, par ALPHONSE MATAIVE.

Cet art tout en nuances, derrière lequel se cache la plus vaste et la plus solide des cultures, a placé Rassenfosse au tout premier rang de nos artistes du terroir.

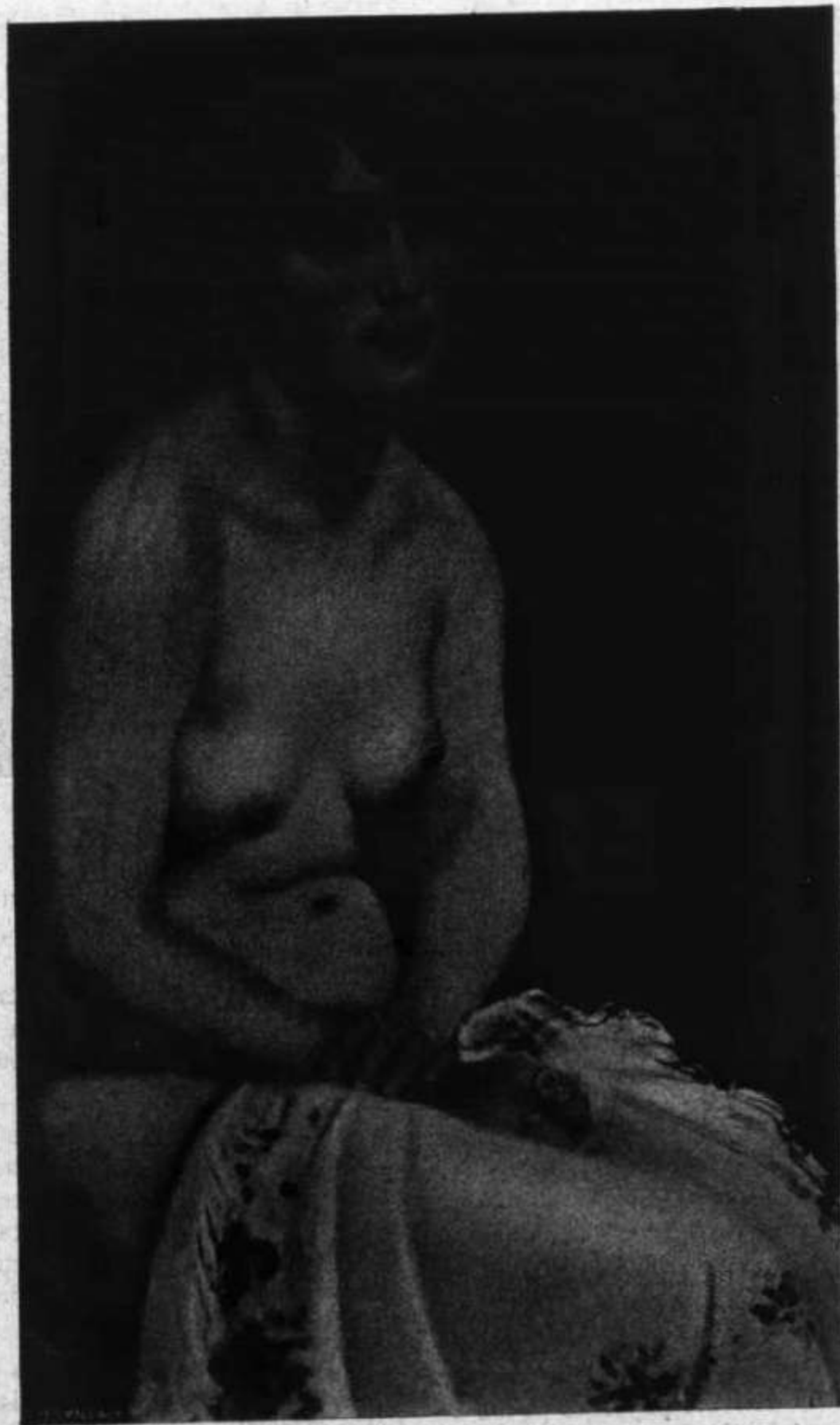
On doit s'incliner devant certaines œuvres de **M. Alphonse Mataive**. Le n° 503 que l'artiste intitule *Seul au monde* mérite une mention spéciale : c'est une page d'une profondeur et d'une sincérité troublantes. La peinture de M. Mataive dévoile une âme singulièrement sensible et doucement pitoyable.

Richard Heintz, dont on n'a pas oublié la très belle et récente exposition au Cercle des Beaux-Arts, présente ici une collection de paysages où triomphe sa facture robuste et franche. On admirera surtout des sous-bois où l'ombre et la lumière vibrent dans la fraîcheur du coloris.

Il se dégage des œuvres de **M. Albert Pinot** un charme à la fois troublant et discret. Son portrait de jeune fille en bleu (n° 567), d'une distinction tout anglaise, s'impose par son style et la sobriété expressive de sa couleur. C'est un des morceaux les plus remarquables de ce salon.

L'envoi de **M. Camille Lambert** mérite une visite attentive. On admirera ses baigneuses mouvementées et la transparence de ses eaux vivantes. *La Barque du Troubadour* (n° 358), réunit les dons les plus précieux de ce bel artiste.

Albert Lemaitre continue à progresser. Luministe fervent et expressif, ses paysages, lorsqu'il veut se donner la peine de les construire, dénotent un tempérament bien équilibré et qui promet. *Les lavoirs sur l'Oise*, *La Barque verte*, *Le Pont de fer à Rotterdam*, sont particulièrement bien venus.



Estrellita, danseuse espagnole,
Peinture, par ARMAND RASSENFOSSE.



Fin d'Été dans la Forêt. Peinture par RICHARD HEINTZ.

Henri Anspach, qui a surmonté bien des difficultés dans *Dimanche à la Batte*, fait valoir ses brillantes qualités de décorateur dans *Matinée en Ardenne*. Son paysage du Casentin est ravissant de couleur. J'admire également une tête de femme (n° 98) toute pétillante de vie et d'esprit.

Ivan Cerf est représenté par trois tableaux qui donnent une idée exacte de son art réfléchi et volontaire. On y trouvera de la distinction dans la couleur et une sérénité d'un charme prenant.

Alphonse et Marcel Caron restent les artistes vibrants que l'on connaît. On garde de leurs paysages pleins de sentiment le plus agréable des souvenirs.

Je découvre encore un nu harmonieux et très enveloppé de **M. André**

Dufour ; des œuvres intéressantes de **MM. Capelle, d'Hont, Sacré, Léon Jamin, Marcel Jaspar et Louis Loncin** ; ce dernier fait admirer dans des vues d'Ardenne, d'un charme tranquille et sûr, sa facture personnelle.

Dans les salles de gauche, on s'arrêtait longuement devant deux œuvres d'**Auguste Donnay** : *Le Mystère de l'Annonciation* et *Aspect d'hiver dans la vallée de l'Ourthe*. Ce dernier tableau réunit le meilleur du grand artiste à qui cette Revue a tréssé tant de couronnes méritées.

Le panneau réservé aux toiles d'**Ernest Marneffe** retient le visiteur. Cette curiosité s'explique par la personnalité de l'artiste qui, au point de vue psychologique, n'a pas encore dit son dernier mot, mais n'en fait pas moins briller ses moyens extraordi-

naires de dessinateur et de coloriste. Car la palette de Marneffe s'est améliorée depuis ses dernières expositions. Et si, je le répète, ses femmes restent toujours mystérieuses et un peu en dehors de la vie réelle, on admirera leur structure harmonieuse et la grâce de leurs lignes.

G. Le Brun est représenté par quelques pages profondes et pleines de styles. **Maurice Pirenne** et toujours l'artiste sincère et si caractéristique que les lecteurs de *Wallonia* connaissent. Et **Philippe Derchain** a gardé sa vision délicate et sa douce sentimentalité.



Deuil. Sculpture par GEORGES PETIT.

Il me reste à citer **José Wolff** et de sa sûreté ; **Xavier Wurth** et la souplesse de son coup de pinceau ; **Georges Faniel** que je regrette de ne pouvoir signaler plus souvent ; **Georges Koister**, dont le crayon n'a rien perdu de son élégance